

Discours des parents et poétique de l'enfant dans la cure¹

Il s'agit pour moi, en m'appuyant sur les points cruciaux de la cure d'un enfant de cinq ans, cure qui se poursuit toujours alors que Lionel a aujourd'hui huit ans, d'aborder le type de lien qu'il peut y avoir entre la place que l'enfant occupe dans le discours des parents et la façon dont l'enfant lui-même « doit se faire place² » dans ce discours qui fait borne. Se faire place ce n'est pas simplement faire sa place. C'est en effet une locution qui contient l'idée d'écarter la foule et implique plus une extériorité du sujet par rapport à l'Autre ou plus précisément son ex-sistence. Tâche d'autant plus ardue quand l'enfant se trouve « l'objet » du fantasme de la mère³.

Se faire place, c'est là en effet une grande partie du travail que peut faire un enfant en analyse « puisque l'analyse tient en ce que gagne le sujet d'assumer comme de son chef son discours inconscient⁴ » soit, le discours de l'Autre.

Cet enfant, sur lequel différents attributs seront projetés comme autant de « signifiants plus ou moins liés en un discours⁵ » se trouvera donc anticipé dans le discours de l'Autre, et par là même éliminé sous les signifiants de celui-ci. Pris dans ses mailles, il y fera l'épreuve de son manque-à-être.

Le stade du miroir et le schéma optique tel que Lacan les a développés montrent comment, par le truchement (interprète, représentant, porte-parole) de l'image spéculaire, le sujet croira retrouver la part perdue de lui-même, méconnaissant la structure de leurre de cette image dans laquelle il se reconnaît pourtant.

Nous verrons Lionel dans son analyse aux prises avec cette substance perdue de lui-même et ce qui semble bien être pour lui une nécessité de la retrouver comme s'il ne pouvait être dupe de l'illusion qu'est cette image.

¹ Exposé à l'IPT le 25 avril 2007 dans le cadre d'une présentation du travail du groupe « Psychanalyse avec les enfants ».

² J. Lacan, « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 679.

³ Voir J. Lacan, « Deux notes sur l'enfant », *Ornicar ?*, *Revue du Champ Freudien*, n° 37, Paris, Navarin, 1986, p.13.

⁴ J. Lacan, « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », *Écrits*, *op. cit.*, p. 680.

⁵ J. Lacan, « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », *Écrits*, *op. cit.*, p. 652.

Un des vecteurs principaux des premiers temps de l'analyse pour Lionel sera en effet son effort pour faire coïncider le réel de son corps avec l'image de son corps. Il le fera d'ailleurs réellement une fois en se collant littéralement sur la surface du miroir qui se trouve dans mon bureau du CMPP (puisque c'est là où nous nous rencontrons). Ce sera là chez Lionel un long questionnement, nous le verrons. Il s'agirait pour lui d'avoir un rapport direct avec son corps, sans passer par l'image que lui renvoie le miroir. Ce détour est pourtant nécessaire, on le sait, et passe par cette « aventure originelle par où l'homme fait pour la première fois l'expérience qu'il se voit, se réfléchit et se conçoit autre qu'il n'est — dimension essentielle de l'humain, qui structure toute sa vie fantasmatique⁶ ».

Nous suivrons ensemble par la suite le chemin qui aura amené Lionel à mettre dans un temps second en mots ce que, dans un premier temps, il réalisait du fantasme de sa mère justement du fait de sa difficulté à concéder au leurre qui consiste en ce que le petit d'homme n'accède à la conscience de son corps que par une image.

Ce qui implique une perte. Une perte qui sera refusée d'abord lors du sevrage et tout son débat au miroir nous le confirmera. Son travail s'orientera ensuite vers la construction de traits identificatoires, et l'ébauche de la mise en place d'un fantasme.

Cette suite logique passerait, si elle aboutissait, par ce que Lacan indique à la fin des « Deux notes » à J. Aubry : « l'irréductible d'une transmission — qui est d'un autre ordre que celle de la vie selon la satisfaction des besoins — mais qui est d'une constitution subjective, impliquant la relation à un désir qui ne soit pas anonyme⁷ ». Où l'on retrouve ici que la transmission n'a que peu à voir avec les méthodes éducatives conscientes, si ce n'est peut-être dans leurs ratés, mais plutôt avec le Nom-du-Père qui intercéderait dans l'entrebâillement parfois mince entre les différentes déclinaisons possible du désir de la mère et l'enfant qui peut en être parfois comme saturé.

Il est en effet frappant de voir combien certains enfants, tel Lionel, peuvent construire leur énoncé comme en écho à celui de leurs parents, que l'analyste aura pris soin d'entendre entre les lignes de leur discours.

Mais à un moment de leur cure par la parole, cet énoncé particulier, certes dans un rapport étroit avec la formulation parentale, pourra indiquer comment le sujet s'autorise à se positionner dans un écart par rapport au désir maternel. C'est dans cet écart que le sujet peut faire entendre son existence, d'autant plus si ses formulations sont de l'ordre du poétique et de sa rhétorique. Chez Lionel, cette poétique, ou du moins ce que j'aurai entendu comme telle, s'efforcera de pallier l'absence réelle et symbolique du père.

⁶ J. Lacan, *Séminaire XI, Les Écrits Techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 94.

⁷ J. Lacan, « Deux notes sur l'enfant », *Ornicar n° 37*, Paris, Navarin, 1986.

Le poétique, ici, je l'utilise donc au sens étymologique, du grec *poiêtikos* « qui a la vertu de faire, de créer, de produire⁸ », « inventif, ingénieux⁹ ». Le poète, *poiêtès*, est un mot dérivé de *poièn* « fabricant, artisan¹⁰ », et s'applique autant à la versification qu'à la prose. Cela peut inclure, au sens large, la beauté d'une parole.

C'est aussi là un hommage fait aux enfants que je rencontre depuis déjà longtemps. Le mot poétique m'a semblé élever leur parole à la dignité qui leur correspondait, à l'effort qu'ils fournissaient comme artisans de leur propre discours.

Mais revenons à cet énoncé particulier dont je parlais peu avant et qui peut donc être poétique, sous forme d'énoncés succincts s'articulant au fil des séances, se construisant et répondant comme en écho à la désignation du sujet dans le discours parental. Ce sujet pourra-t-il se démarquer de cette désignation qui marque son aliénation par le procès même de subjectivation qu'est la mise en place d'un fantasme ? Lequel fantasme dessinerait, pour Lionel, les contours de l'objet qu'il était dans le fantasme de sa mère.

Ce qu'il y a de spécifique pour cet enfant, c'est le poids du réel, au sens où la constitution de l'image spéculaire est contrariée par le réel du corps. Cette image représente à la fois un danger mais aussi une énigme : celle d'être peut-être vraie, vraie au sens du double qu'elle est parfois pour lui. Et ceci du fait d'un défaut du symbolique qui n'interfère pas dans cet espace duel. Dans son débat avec son image dans le miroir, Lionel parlera en effet comme à un double, à un petit autre semblable. Il la fixera du regard comme il sera fixé par elle, poursuivi par elle, happé tel Narcisse dans ce mirage de l'être, mais il sera aussi tenté de la chasser, tant elle lui colle à la peau et l'embarrasse : « Laisse-moi vivre, laisse-moi vivre un peu tout seul. Je veux que tu te taises », dit-il en allant vérifier derrière le miroir si tel est le cas. Il fera le mort, espérant ainsi causer la disparition de cette chose-là, reflet inquiétant mais dont le mystère l'attire.

Les disparitions-apparitions qu'il fait subir à l'image sont autant un espoir qu'elle n'apparaisse pas qu'un plaisir de la répétition. Mais aussi, une interrogation sur les raisons de son indestructibilité, accompagnée tantôt d'un regret, tantôt d'un amour pour cette image, autre lui-même qui, dit-il agacé, fait toujours pareil que lui.

Il y a, dans ce rapport entre le corps réel de Lionel et l'image qui se reflète, et qui peut-être le petit autre aussi bien, et bien sûr l'analyste, qui doit être sur ce point aussi guidé par son désir, il y a une tension extrême.

⁸ *Le Robert, Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1998.

⁹ *Ibidem.*

¹⁰ *Ibidem.*

Lionel accorde une « prépondérance à l'image¹¹ » dont le ressort vient de ce que celle-ci ne peut « se vider de son existence pour devenir symbolique¹² », pour reprendre la finesse des propos du psychologue Henri Wallon. Entre son corps réel et son double spéculaire, il peut y avoir confusion. Lionel « confond la partie de l'autre avec la sienne propre et s'identifie à lui¹³ ».

Comme l'indique Stéphane Thibierge, ce dédoublement détermine « les tout premiers temps d'une subjectivation dont l'image spéculaire *arrêtera* la polarisation narcissique¹⁴ » bien que sous la forme du leurre que l'on sait. Cette remarque de Thibierge est bienvenue car elle situe la fonction de l'image spéculaire comme venant faire point d'arrêt à la forme primitive de l'identification spéculaire. Cette forme est celle de la « bipolarisation qui ne distingue pas le moi de sa doublure¹⁵ » et c'est bien pourquoi elle est intrusive. Lionel le dit bien lorsqu'il veut se débarrasser de cette image : « va-t'en ! Je ne veux plus te revoir, ne reviens plus ! » Ou bien, s'adressant à moi, en me disant très tôt « t'es mon pote » ou « je ne veux plus te revoir » ! Deux temps du miroir sont donc ici bien distingués.

Discours de la mère

Quand à l'âge de six mois, la mère fait « une tentative, pour plus de commodités », pour qu'il passe du sein au biberon, Lionel refuse radicalement. Il était devenu rouge et ne respirait plus. Il fera ainsi plusieurs grosses crises jusqu'à ses neuf mois où elle aura continué de le nourrir au sein : « Pourquoi pas, dit-elle, puisqu'il ne voulait pas arrêter avant ». Elle craignait de « le perdre », enfin, se reprend-elle, « elle craignait les séparations ». Quand elle parlera de sa grossesse, elle sera très laconique : « Cette grossesse, je ne la voyais pas bien... il y avait un risque de transformation [de son corps]. »

Diabétique, le bébé pesait quatre kilos et les forceps ont été nécessaires pour l'extraire à huit mois.

¹¹ H. Wallon, *Les Origines du caractère chez l'enfant*, Paris, P.U.F., 1949, rééd. 1993, p. 232, citation relevée dans S. Thibierge, *L'Image et le double, la fonction spéculaire en pathologie*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 1999, p. 51.

¹² H. Wallon, *Les Origines du caractère chez l'enfant*, *op. cit.*, citation relevée dans : S. Thibierge, *L'Image et le double, la fonction spéculaire en pathologie*, *op. cit.* p. 50.

¹³ J. Lacan, *Les Complexes Familiaux dans la formation de l'individu*, Paris, Navarin, 1984, p. 38. (C'est là une réédition de l'article « La Famille » parue dans l'*Encyclopédie française*, « La vie mentale », tome 8, dir. H. Wallon, Paris, Larousse, 1938). Citation relevée dans S. Thibierge, *L'Image et le double, la fonction spéculaire en pathologie*, *op. cit.* p. 62. Notons que dans ce livre, Stéphane Thibierge a justement rectifié la coquille de l'édition Navarin où le mot *partie* avait été imprimé *patrie*.

¹⁴ S. Thibierge, *L'Image et le double, la fonction spéculaire en pathologie*, *op. cit.*, p. 62. C'est nous qui soulignons.

¹⁵ *Ibidem*, p. 63.

Ses parents lui auront rappelé qu'à trois mois, « Lionel n'était pas un enfant commun. C'était un enfant froid, ne souriant pas à la demande. »

L'émotion est encore plus intense quand elle parle de son enfance : ses parents ne l'ont jamais aimée. « Ma mère dira-t-elle, m'habillait et me donnait à manger, c'est tout. » Avant donc, elle n'a pas été spécialement heureuse.

Et elle ajoute : « En fait, je n'aurais pas spécialement aimé avoir des enfants, mais c'est mon mari qui voulait. » Mais une fois les enfants nés, elle aurait aimé comme pour sa fille cadette, leur donner tout ce qu'elle n'a pas eu.

Dans un entretien où le père était présent, les parents m'ont dit qu'ils l'avaient beaucoup couvé et avaient peur qu'il ne se fasse mal. Ils étaient alors toujours derrière lui pour éviter qu'il ne tombe. « Lionel, dit le père, n'est jamais tombé ! »

À un ou deux mois, Lionel pleurait beaucoup pour qu'on le prenne dans les bras et a longtemps paniqué quand il ne voyait plus sa mère.

Entendons dans ces peurs paniques que les allers et venues de la mère se situaient moins dans l'alternance de sa présence et de son absence, ce qui constituerait une matrice symbolique primordiale, que dans celle de ses apparitions et disparitions. L'apparition désigne une manifestation soudaine, la disparition contient le sens de cesser d'exister et de l'anéantissement.

Cette crainte de l'anéantissement de Lionel répondant aux craintes qu'avait la mère de le perdre.

Dans une des premières séances, la scène du refus du sevrage semble se rejouer. Lionel ferme la porte fenêtre, me demande le silence et, devant le miroir, se crispe jusqu'à devenir tout rouge, retenant son souffle, à la limite de l'explosion. Il demande alors à son image de partir : « Je ne veux plus te revoir ! » Mais l'image est toujours là et après un jeu de cache-cache avec elle, il ouvre sa bouche, regarde ses dents, disant qu'il les perd. C'est là sa tentative d'inscrire une perte dans son corps, plutôt que de s'anéantir dans la répétition de cette scène, en s'éclatant lui-même.

On voit là dans le transfert, versant répétition, comment Lionel est à la place de l'objet du fantasme maternel qui pourrait s'énoncer comme : « on perd un enfant ». De cette place, tantôt il met en acte l'anéantissement (« je suis mort »), tantôt il ne décolle pas de l'image, trop proche de l'objet qu'il a connu et dont il ne peut supporter la perte.

L'envahissement de l'Autre qui le tient en son sein, est une histoire sans parole séparatrice. La mère avait d'ailleurs simplement cessé, à neuf mois, de le nourrir elle-même, tant elle ne supportait pas ses crises et cette séparation. Aujourd'hui, elle dit encore s'habituer au non dialogue avec Lionel, silencieux. « S'il n'y avait que lui à la maison, dit-elle, il y aurait du vide. » La mère, dans l'insupportable qu'elle vivait, à une époque où, pour des raisons que les parents

semblent vouloir laisser obscures, le père était peu présent, elle qui n'aurait pas forcément aimé avoir des enfants, avait plaqué son enfant sur son sein. (On pourra entendre l'équivoque du mot plaqué.)

Ce n'est sans doute pas qu'on le sépare de sa mère qui faisait que Lionel semblait vouloir mourir, mais plutôt d'être séparé d'une partie de lui-même. Et si la mère ne peut comprendre l'angoisse de séparation de son fils, c'est qu'elle n'est, pour Lionel, que l'objet métonymique de son sein. C'est de cet objet qu'il ne peut se détacher, comblant sa mère dans la crainte qu'elle a exprimé de perdre son bébé.

Toute séparation sera alors pour lui un danger.

Quand Lionel me demande de fermer la fenêtre, c'est pour qu'il n'y ait pas d'extérieur. Ce qui vient du dehors reste monstrueux. Le danger, c'est-à-dire l'objet phobique, peut même s'infiltrer sous la porte, par une serrure, par toute ouverture. D'un trou noir, d'un gouffre, une araignée géante peut surgir, des crocodiles peuvent être dans la cave quand la porte est ouverte, l'orage et l'incendie peuvent le détruire. L'objet est là, qu'il repousse. Si présent, si réel, il vient s'incarner dans les copains qu'il a peu nombreux et qu'il tape.

Comment fuir cet Autre envahissant de silence, comment introduire une brèche, s'en détacher, comment n'être plus cet objet venant combler un désir qui ne peut se dire faute de mots, mais surtout faute de n'avoir pu se transmettre à la génération précédente, où, pour la mère de Lionel, la vie coïncidait avec la satisfaction des besoins ? Faute aussi, bien sûr, de médiation.

Discours du père

Pour le père, Lionel, en tant que seul garçon de la famille, est un « miracle ». Il est militaire mais « par hasard, et même un mauvais militaire ». Sa femme et lui sont « interchangeables » et il se sent plus libéral qu'elle. Il n'aime pas les contraintes et avait une aversion pour l'école. Son père était « cool » et le laissait faire ce qu'il voulait. C'est pour fuir le milieu familial trop étouffant, où régnait le silence et le non-dit, qu'il s'est orienté vers l'armée où il pouvait, pensait-il, « trouver un ordre aux choses ». Il n'imaginait pas ne pas avoir d'enfant, mais « c'est aussi un schéma », dit-il, désabusé.

Après un entretien au cours duquel il m'avait parlé du peu de relation qu'il avait avec son père, il reviendra quinze jours plus tard me dire qu'il avait réfléchi sur ce que je lui avais dit, à savoir qu'il était à côté de son père. Il essaierait donc d'être plus présent avec Lionel.

Les nombreuses absences du père, partant en voyage pour missions, ont contribué à laisser Lionel dans ce corps à corps avec sa mère. Cependant Lionel

le recherche mais ne le trouve pas forcément. Dès la première séance un méchant va tomber sur la terre mais le père explose aussi, ainsi que Lionel.

Un dessin : le père tombe dans le vide : adieu Papa. Lionel aimerait que son père soit Donald, pour sauver sa petite sœur fragile. Mais Donald, dans son dessin, perd sa chaussette.

Dans le miroir : « Ma petite sœur est morte, deux enfants l'ont tuée...non, c'est pas ça... deux enfants sont morts. »

Le fantasme de Lionel est là dans sa construction : « deux enfants sont tués », répondant au « on perd un enfant » de la mère.

Traits identificatoires

La mort menace toujours là où le père symbolique fait défaut et Lionel recherchera un père imaginaire dans des traits identificatoires. Les parents me disent que Lionel est toujours à l'affût des chaussettes vertes du père et qu'il est très attaché aux marques de vêtements, Lacoste en particulier, marque portée par le grand-père paternel.

Les chaussettes, remarquons-le, sont vertes, comme Donald, et le vert, c'est aussi l'habit militaire du père. Lionel cherche à présent du côté d'un trait d'identification au père pour être un homme. Car c'est bien aussi le choix de son sexe qui est en question : il regarde son œil au miroir et me demande : « J'ai des yeux de fillette ? Est-ce que j'ai une voix d'homme ? ». Il voudra me raconter une histoire : « Il était une fois l'homme. » Ou bien encore : « Les garçons n'ont peur de rien mais les filles ont peur. »

Le trait pris au père — les chaussettes vertes souvent perdues — n'indique pas seulement un support identificatoire mais donne le signe de son absence et de sa présence, donc du désir de ce père pour Lionel. Le père me dira qu'il aura été souvent absent jusqu'aux six mois de Lionel ainsi qu'entre trois ans et demi et quatre ans et demi. Quatre mois après que le père m'ait informé de cela, je remarque un changement important. Lionel pouvait parler de la perte et de la disparition. De celle du père de son parrain également. Il pouvait même provoquer cette perte dans le transfert quand il me demandait s'il pouvait me prendre quelque chose. « Ma mère, ajouta-t-il, m'interdit de prendre quelque chose à quelqu'un. »

Pour Lionel, jusqu'ici, l'Autre était une entité toute puissante. Il me montrera peu après ses chaussettes à nounours — « comme mon père » dit-il — mais aussi son sexe. Dans cette même séance, une parole le traversera : « Maman va partir, je ne la verrai plus jamais, elle se dispute avec papa... non, je rigole » et il voudra cesser là la séance.

Il racontera une histoire ensuite : « Un homme, un garçon, qui ne veut pas être sans sa famille. » Un bonhomme de glace attaquera l'homme et le père ne sera pas mort.

C'est ainsi sur différents plans qu'une perte s'inscrit :

- dans le transfert, voulant prendre quelque chose à l'analyste. Il voudra ainsi inscrire un trou dans l'Autre. Également en trouant, coupant, déchirant des feuilles ou en plantant un stylo dans ma main ou sur le bureau. Il s'amusera cette fois-ci à un *fort-da* avec son image qu'il fera apparaître-disparaître dans le miroir ;

- dans la menace d'être privé de sa mère qui partirait, menace qu'il endosse en partant lui-même de la séance ; dans le fantasme « d'un enfant sans famille » ;

- sur le plan du réel, en me montrant son sexe, soit la représentation de sa castration.

Dans cette période, Lionel sera beaucoup plus présent. Il s'intéressera à la marque de mes vêtements et sur mon col de chemise, il fixera comme sur le sien, un trombone. Il me parlera beaucoup des accessoires, des ustensiles de secours du père, puis de ce qui est interdit. Pour dire enfin « mon père, il a Hugo Boss comme parfum ». Quant à lui, il se dit être « un petit monsieur ».

Ses questions sont directes :

« Je suis un homme moi ? »

à l'analyste : « Ça t'arrive de te mettre en colère ? Mon père ne se met jamais en colère... il ne se fâche jamais... [Nous reconnaissons là le père du petit Hans, dont la douceur ne faisait pas coupure] T'as été chez le coiffeur ? ... Arrête, sinon je te coupe !... Si je mange de la pâte à modeler, je peux mourir ? »

Il instaure plus nettement une coupure.

Couper, trouer, là où il est rempli par l'Autre, voire l'Autre du langage. Le père m'a dit que Lionel avait déjà entendu des voix... Le langage de Lionel m'a semblé en effet en être parfois pénétré, répétant des émissions télévisées, des publicités ou les paroles du chauffeur de taxi : « t'es pas gêné, putain » ?!

Son écholalie même a cessé. Ses propres syllabes de fin de phrases qu'il répétait étaient comme une phrase sans coupure, comme une parole ne décollant pas de ses lèvres, ou y faisant retour. Là encore, l'objet adhérait à sa source pulsionnelle et manquait le détour par l'Autre.

Dans « La signification du phallus », texte qui suit directement dans les *Écrits* la remarque sur le rapport de Daniel Lagache, Lacan indique que le sujet « ne saurait s'identifier au type idéal de son sexe [...] » sans « l'installation dans le sujet d'une position inconsciente¹⁶ ». Et, quelques lignes plus loin, il remarque que le sujet n'assume les attributs de son sexe qu'à travers une menace, voire sous l'aspect d'une privation.

Dans le transfert, la privation se repère dans les coupures que Lionel instaure et tout son travail se situe là à questionner la limite entre un organe sexuel qui suffirait à faire l'homme et la castration symbolique qui le menace.

¹⁶ J. Lacan, « La signification du phallus », *Écrits, op. cit.*, p. 685.

C'est en interrogeant la structure du langage et le rapport entre savoir et vérité que Lionel poursuivra son travail.

On l'a vu, il ne peut se contenter de l'assertion qu'il a déjà pu formuler : « Je suis un homme », assertion, nous dit Lacan « qui dans sa pleine valeur ne peut vouloir dire que ceci : “Je suis semblable à celui qu'en le reconnaissant comme homme, je fonde à me reconnaître comme tel”¹⁷ ». Formule, continue-t-il, « ne se comprenant en fin de compte qu'en référence à la vérité du “Je est un autre”, moins fulgurante à l'intuition du poète qu'évidente au regard du psychanalyste¹⁸ ».

Mais qui Lionel pourrait-il reconnaître comme homme ? Là est bien sa question qu'il préfère me formuler sans ambages : « Je suis un homme moi ? » « Si je suis un homme, je suis un humain. »

Ce que recherche Lionel, c'est un lieu d'où il puisse se définir comme être sexué. C'est de son rapport au signifiant dont il s'agit, ce signifiant dont il admet mal qu'il ne s'arrête pas sur une signification ultime qui lui dirait la vérité de son être. Il y manque sans doute la consistance du Nom-du-Père : « C'est ça le point vif, disait Lacan dans *RSI*, c'est que [...] tout repose sur un, sur un enfant que trou [qu'il est], il communique sa consistance à tous les autres¹⁹ ». Mais c'est aussi la position de l'analyste qui là est en jeu avec Lionel. Que celui-ci réponde à ses questions en le confirmant dans son dire ne s'avère pas suffisant, même si cela est nécessaire. Lionel continuera en effet : « Comment ils ont fait les mots ? Comment ils ont fait la terre ? J'ai peur qu'on meure. » La question en fait a toujours la même structure que celle que Lionel agitait dans son rapport au miroir mais elle se fabrique autrement avec des mots.

Écoutons à nouveau le père de Lionel, et nous entendrons où peut se loger cette faille de la consistance.

Le grand père paternel était le patriarche. Monsieur ne veut pas de ça, de cette autorité-là. Son père à lui était plus laxiste. « Mais dans la famille, dit-il, il y avait des non-dits, on ne parlait pas, on ne remettait pas en cause, peut-être pour ne pas décevoir. Y'avait pas de débats philosophiques, c'était comme ça, parce que ça devait être comme ça ! »

C'est à l'armée (dans des opérations de secours, d'aide à la construction) qu'il a « trouvé des raisons aux choses, du fait d'un ordre bien établi ».

¹⁷ J. Lacan, « L'agressivité en psychanalyse », *Écrits, op. cit.*, p. 118.

¹⁸ *Ibidem.*

¹⁹ J. Lacan, « RSI, Séminaire de 15 Avril 1975 », *Ornicar n° 5* p. 54. Citation reprise de J.-P. Dreyfus, « Les non-dupes errent », *Écritures de l'inconscient, De la lettre à la Topologie*, Strasbourg, Arcanes, Apertura, 2001, p. 261.

Voici donc comment le père a pu donner forme à son moi-idéal dans l'Idéal du moi que lui a procuré l'institution militaire, au-delà de sa propre famille.

Et Lionel cherche tout autant une raison aux choses, à l'origine des choses qu'il tente jusqu'ici d'appréhender en se marquant d'un trait du père mais trop fragile, trop fuyant, « simplet... un peu fou » me dira-t-il une fois, et ses chaussettes qui se perdent, qui se trouent. Il se reprendra, comme souvent, « non, je rigole » et s'accrochera aux cigares que fume son père et aux nombreux briquets qu'il possède.

Toujours, comment être un homme ? Il est costaud, comme son père, il est un homme, comme lui, et il mettra l'analyste au défi : « Est-ce que tu te mettrais en colère si je te mettais à la poubelle, si je t'attrapais par les cheveux, si je te donnais une fessée ? » J'élève dans une certaine théâtralité la voix et lui dis que bien sûr, il aurait affaire à moi ! Lionel se détend, sourit et dit :

« Je suis un homme, *je veux voir le monde.* »

Fin de séance. J'écris dans mes notes : Voir le monde : *L'Origine du monde*, le tableau de Courbet ?

Séance suivante, Lionel reparle des égouts, « ça schlingue ».

Puis il lancera : « *Tu sais ce que disent les enfants pour sortir du ventre de leur mère ? Ils disent : "Je suis navré, mais je vais naître".* »

Voilà cette parole que j'ai trouvé particulièrement poétique. Elle est en effet construite à partir d'une des figures de rhétorique qu'est l'antinomie et qui comporte elle-même des variantes dont l'oxymore. « Le poète crée "un écart par rapport à la norme" (Jean Cohen) en utilisant des figures antinomiques rapprochant des idées plus ou moins contrastées, portées par des antonymes plus ou moins polaires : il heurte ou effleure le sens commun de la logique et produit ainsi un effet poétique²⁰. »

Après avoir annoncé qu'il va voir le monde, Lionel dit qu'il va sortir non pas des égouts où ça schlingue mais du ventre de la mère dans lequel le père a mis la graine. Il est important que les deux parents soient nommés. Mais c'est lui qui sort, c'est un acte, qui vient défier non seulement l'extraction aux forceps dans laquelle il était un objet passif mais surtout le peu de désir de sa mère qui ne voyait pas bien sa grossesse... Lionel est donc navré de s'opposer cette fois-ci à sa mère mais il subjective son acte dans un énoncé fantasmatique qui suppose bien qu'il a repéré sa place d'objet (objet schlinguant ? à perdre, à laisser tomber) dans le fantasme de sa mère que dans un mouvement de révolution il quitte pour se faire place dans le monde grâce, il faut le dire, à l'action du père.

Lionel depuis cette séance de fin 2006 continue à donner une version de son fantasme qui insiste sur le divorce des parents, sa séparation d'avec eux

²⁰ *Encyclopædia Universalis*, France S.A. 2004.

qu'il envisage sans grand enthousiasme si jamais elle se produisait. Mais quand il m'a questionné sur les animaux, les moches, les mauvais, il a pensé aussi qu'il pouvait avoir un animal de compagnie, un hérisson, dont il s'occuperait bien.

Dans notre dialogue il m'a demandé :

« Comment est-ce que tu sais tout cela ? »

Petit déplacement important de ce que l'analyste représente pour lui, montrant que la relation entre nous deux n'est plus seulement spéculaire, duelle, mais qu'un savoir fait médiation qui peut venir d'ailleurs.